7 juil. › 29 nov. 2009

NÉ DANS LA RUE

GRAFFITI

Fondation*Cartier*
pour l'art contemporain

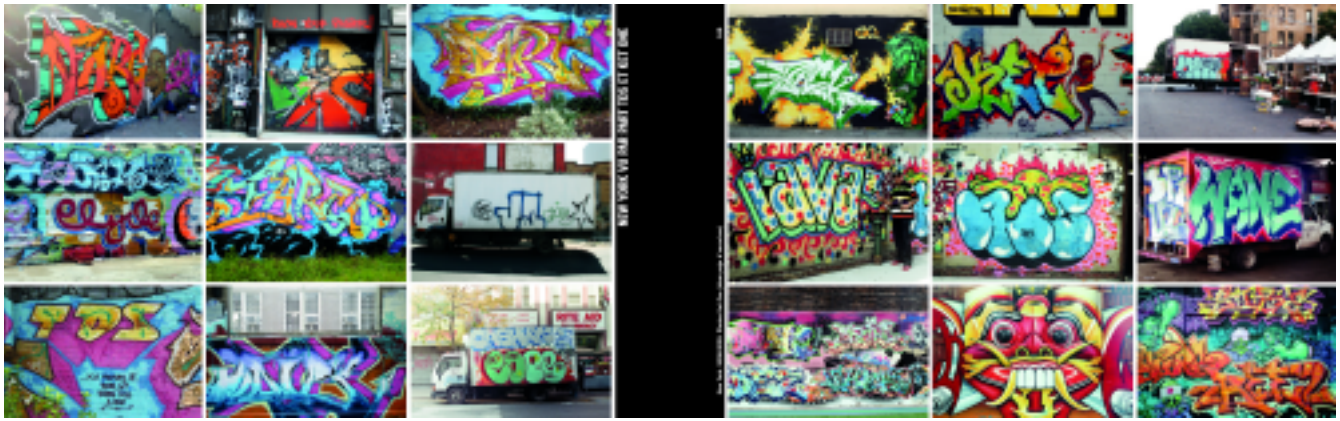
控制的充福二
夢
紀律官
控制的充福二
夢

half of dam

ORIGIN OF COT

Né dans la rue – Graffiti
Fondation Cartier pour l'art contemporain, Paris
Texte de Richard Goldstein et entretiens avec
Coco 144, P.H.A.S.E. 2, Mare 139, Seen, Lady Pink, Ket One et Jayone
Reliure japonaise avec rivets, 34 x 21 cm (à l'italienne)
242 pages, 460 illustrations couleur et noir et blanc
Diffusion : Actes Sud, Arles
Prix : 38,50 €
Publication : juillet 2009

Born in the Streets–Graffiti
Fondation Cartier pour l'art contemporain, Paris
Text by Richard Goldstein and interviews with Coco 144, P.H.A.S.E. 2,
Mare 139, Seen, Lady Pink, Ket One, and Jayone
Accordion fold with riveted binding, 34 x 21 cm (landscape),
242 pages, 460 color and black and white illustrations
Distribution: Thames & Hudson
Publication date: July 2009



7 juil. › 29 nov. 2009

NÉ DANS LA RUE
GRAFFITI

Fondation*Cartier*
pour l'art contemporain

NÉ DANS LA RUE GRAFFITI

Du 7 juillet au 29 novembre 2009, la Fondation Cartier pour l'art contemporain présente *Né dans la rue – Graffiti*.
Se déployant dans les espaces d'exposition, sur la façade et dans le jardin de la Fondation Cartier, l'exposition met en lumière l'extraordinaire vitalité d'un mouvement artistique qui a pris son essor dans les rues de New York au début des années 1970 et qui est rapidement devenu un phénomène mondial.
Solidement ancré dans le paysage culturel, le graffiti traverse aujourd'hui les domaines des arts plastiques, du design et de la publicité. Pourtant, en dépit de son omniprésence, cette forme d'expression essentiellement illégale, dont les origines et l'histoire demeurent peu connues du grand public, continue d'évoluer en périphérie du monde artistique contemporain. Cette exposition s'efforce de tracer les contours d'un territoire vaste et complexe, qui englobe aujourd'hui quantité de techniques, d'idées et de courants différents.
Offrant une lecture des origines du mouvement ainsi qu'un panorama de la pluralité des écritures contemporaines, l'exposition *Né dans la rue – Graffiti* donne au visiteur l'occasion de découvrir une forme d'art omniprésente et en perpétuelle évolution, et de renouveler ainsi le regard que chacun porte sur la ville.

À NEW YORK, LA NAISSANCE DU MOUVEMENT

Si le graffiti trouve ses origines dans plusieurs grandes villes des États-Unis, il prend son véritable essor à New York, dans les rues de Manhattan, du Bronx et de Brooklyn au début des années 1970. À la différence de toutes les formes d'écriture murale l'ayant précédé, le mouvement new-yorkais a connu un foisonnement exceptionnel, de multiples évolutions et un développement fulgurant jusqu'à entrer dans le monde de l'art et des médias au cours des années 1980. Le parcours historique de l'exposition revient sur l'apparition du graffiti, en montre les styles et techniques, et présente certaines figures majeures du mouvement, celles qui ont contribué à son explosion, à sa diffusion à travers le monde et à sa reconnaissance par le milieu de l'art contemporain.

New York, fin des années 1960. Dans une ville au bord de la faillite, de jeunes adolescents se mettent à écrire leur nom sur les murs et les bus. Réalisées au marqueur puis à la bombe, ces signatures prolifèrent vite à travers la ville, cette nouvelle activité appelée *writing* (écriture) faisant jour après jour plus d'adeptes. Majoritairement issus du quartier ouvrier de Washington Heights à Manhattan, puis du Bronx, ils ont autour de 15 ans et appartiennent pour la plupart aux communautés hispanique et afro-américaine.
Le mouvement commence avec le tag, c'est-à-dire une signature constituée d'un pseudonyme, très souvent accompagné du numéro de la rue du *writer*. Julio 204, Taki 183 et Joe 182, comme beaucoup d'autres, cherchent à reproduire leur nom le plus largement possible à travers la ville.
À partir de 1971, pour étendre davantage leur visibilité, les tagueurs choisissent le métro comme support privilégié. D'abord réalisés à l'intérieur des rames, les tags recouvrent peu à peu l'extérieur des trains afin d'être vus des usagers, des passants et surtout des autres *writers*. Les styles évoluent également, les graffeurs souhaitant se distinguer les uns des autres en élaborant des styles calligraphiques originaux. Le simple tag se voit petit à petit doté d'un contour (*outline*) auquel viennent s'ajouter des motifs comme des pois, des étoiles ou des flèches. Leurs fresques sont alors appelées des *masterpieces* et les *writers* s'illustrent à travers un foisonnement de styles auquel ils ajoutent parfois des personnages inspirés de la bande dessinée. La taille des graffiti ne cesse d'augmenter jusqu'à ce qu'ils recouvrent entièrement les rames de métro : les premiers *whole-cars* apparaissent en 1974. En s'exerçant dans leurs *black books* (carnets de croquis) et en élaborant les œuvres qu'ils vont réaliser sur les trains, les graffeurs ont tous à l'esprit la recherche de la singularité du trait, de la forme et du motif. Contraints par des conditions de réalisation difficiles et dangereuses – souvent de nuit, sans aucun recul, dans des dépôts de trains dont l'accès est interdit et surveillé – les *writers* développent une grande agilité et une véritable maîtrise technique. Les recherches stylistiques de P.H.A.S.E. 2, Blade, Kase 2 ou Dondi marquent à jamais le mouvement, le nourrissant au fil des années de constantes innovations formelles.
Les photographies de Jon Naar, Henry Chalfant, Martha Cooper et Flint Gennari, les films d'époque, les entretiens inédits de pionniers réalisés par Coco 144, les archives de Jack Stewart ainsi que les nombreux documents réunis dans le cadre de l'exposition constituent un témoignage exceptionnel sur les origines d'un art par nature éphémère. La Fondation Cartier a également souhaité commander à trois artistes majeurs de cette période – P.H.A.S.E. 2, Part One et Seen – des pièces monumentales pour les murs de la salle d'exposition. Ces réalisations, inédites ou recréées, illustrent l'importance des débuts du graffiti new-yorkais et soulignent la vigueur du mouvement à travers le temps.

Au tournant des années 1970 et 1980, le mouvement connaît une transition qui va définitivement l'implanter dans le paysage culturel new-yorkais et contribuer à sa diffusion hors des frontières de la ville et du pays. Le monde de l'art commence à s'intéresser au graffiti et certaines galeries se consacrent presque exclusivement à exposer des travaux de graffeurs. La Fashion Moda de Stefan Eins, l'une des rares galeries alors installées dans le Bronx depuis 1978, et la Fun Gallery de Patti Astor, créée en 1981 dans le Lower East Side, exposent les premières toiles de Lee, Dondi, Fab Five Freddy, Futura, Lady Pink, Crash, Daze et bien d'autres. Travaillant en atelier, les *writers* expérimentent de nouvelles techniques et supports. En Europe, galeries et institutions s'intéressent à leur travail et les invitent à exposer hors de New York. Parallèlement, d'autres artistes, attirés par l'énergie du mouvement qui continue d'envahir New York, choisissent d'inscrire leur travail dans la rue. Jean-Michel Basquiat et Keith Haring exposent à la même époque aux côtés des *writers*, forgeant ainsi des liens artistiques et amicaux. Leurs démarches sont différentes, mais un même rapport à la ville unit alors ces jeunes peintres aux graffeurs new-yorkais.
Le phénomène new-yorkais devient également accessible à un plus large public à travers des films tels *Wild Style* (1982) et *Style Wars* (1983) qui popularisent certains acteurs majeurs du mouvement et cristallisent aux yeux du public, notamment des adolescents, le rapprochement entre graffiti, *break dance* et débuts de la musique hip-hop. Cette culture de rue globale est pour certains artistes l'essence même de leur pratique, tandis que d'autres, au contraire, considèrent qu'il s'agit là d'un amalgame très éloigné de leur démarche.
Certains musiciens issus de la mouvance punk se rapprochent également du mouvement, suscitant des collaborations artistiques inédites. Les groupes Blondie et The Clash ou encore Malcolm McLaren, manager des Sex Pistols, invitent Lee, Dondi, Fab Five Freddy ou Futura à participer à leurs clips.
En 1984, *IGTimes*, première publication à donner un écho à cette culture urbaine, est créée par l'artiste David Schmidlapp, plus tard rejoint par P.H.A.S.E. 2 qui en assure

la direction artistique. Sa diffusion est limitée, mais atteint tout de même l'Europe, où le mouvement fait ses premiers pas, notamment à Paris, Londres ou Amsterdam.
Cette évolution, doublée de l'intensification de la lutte anti-graffiti menée par les autorités new-yorkaises, conduit un grand nombre de *writers* à abandonner le métro. Pour autant, le mouvement ne renonce pas à s'inscrire dans l'espace urbain et, au milieu des années 1980, une nouvelle génération de graffeurs apparaît. JonOne, West, Ghost, SaneSmith, Sento, Reas, Wane et de nombreux jeunes gens inspirés par leurs aînés reprennent le flambeau et engagent un bras de fer avec les autorités, tout en continuant à modifier le paysage de la ville.

LE GRAFFITI AUJOURD'HUI

Témoignant de la vitalité du graffiti actuel et reflétant la diversité de formes, de styles et d'influences de la scène contemporaine, dix artistes venus de pays différents répondent à l'invitation de la Fondation Cartier pour l'art contemporain et réalisent des créations et des installations éphémères spécialement pour l'exposition.
Choisis pour la singularité de leur œuvre et la force de leur vision artistique, Basco Vazko, Cripta, JonOne, Olivier Kosta-Théfaine, Barry McGee, Nug, Evan Roth, Boris Tellegen/Delta, Vitché et Gérard Zlotykamien investissent les espaces et les façades du bâtiment de la Fondation Cartier.
En collaboration avec l'association le M.U.R., la Fondation Cartier invite également, le premier week-end de chaque mois, des artistes à créer devant le public des affiches de très grand format. Alëxone, le collectif 1980, Fancie, Jean Faucheur et WK Interact, Honet, NP 77, Poch, RCF 1, Sun7 et Tom Tom exposent leurs réalisations, deux par deux, à tour de rôle, à la Fondation Cartier pendant un mois, puis sur le panneau d'affichage de l'association situé au croisement des rues Saint-Maur et Oberkampf à Paris. Pendant la durée de l'exposition, L'Atlas, DTagno et Yseult réalisent des créations uniques et temporaires dans le jardin de la Fondation Cartier.
L'exposition replace également le mouvement dans son contexte urbain à travers une programmation de documentaires et de films d'artistes qui s'intéressent à la dynamique du geste et de l'action, mettent en avant le travail dans la ville et illustrent la grande diversité des écritures et des techniques actuelles.
Ainsi le documentaire *Pixo*, projeté pour la première fois, fait découvrir le phénomène unique du *pixação* à São Paulo.
Le film d'Agnès Varda *Mur murs*, projeté deux fois par semaine, témoigne quant à lui d'un autre aspect de l'art urbain à travers celui des muralistes de Los Angeles à l'orée des années 1980.
De São Paulo à Amsterdam, de San Francisco à Paris, le graffiti aujourd'hui continue d'évoluer, adoptant des formes et des modes d'expression qui ne cessent de se renouveler.

PROGRAMMATION DE FILMS

João Wainer, Roberto T. Oliveira, *Pixo,* 2009
Durée : 1:05
Originaires de São Paulo, le journaliste et photographe João Wainer et son frère Roberto T. Oliveira ont filmé pendant plusieurs années les *pixadores* en action.

Alexandre Orion, *Art Less Pollution,* 2006
Durée : 3'39"
En effaçant à l'aide d'un chiffon la crasse sur les parois d'un tunnel de São Paulo, le graffeur brésilien Alexandre Orion trace le dessin de plus de trois mille crânes.

Nug, Pike, *It's So fresh I Can't Take It,* 2001
Durée : 2'10"
It's So Fresh I Can't Take It est une réponse des graffeurs Nug et Pike aux politiques et aux médias suédois qui, dans le cadre d'une campagne anti-graffiti, décrivaient les *writers* comme des aliénés.

Nug, *Territorial Pissing,* 2008
Durée : 1'30"
Le graffeur suédois Nug a réalisé *Territorial Pissing* pour son projet de fin d'étude dans le cadre d'un Master of Art à l'université de Konstfack à Stockholm.

Bruno Mitih, *Temporal–The Art of Stephan Doitschinoff,* 2008
Durée : 13'20"
Originaire de São Paulo, Stephan Doitschinoff a parcouru entre 2005 et 2008 la région de Bahia, au Brésil, et a peint sur les maisons, les chapelles, de grandes fresques murales, puisant son inspiration dans les domaines de la religion et de la culture populaire.

Troy Lumpkin, *Katsu and Fire Extinguisher,* 2009
Durée : 3'09"
Le graffeur new-yorkais Katsu tague à l'aide d'un extincteur rempli de peinture.

DTagno, *The Death of the Phonetic, the Rebirth of the Iconographic,* 2008
Durée : 11'17"
Issu de la scène du graffiti berlinois des années 1980, DTagno s'est spécialisé dans le lettrage et a développé une calligraphie totalement inédite.

Agnès Varda, *MUR MURS,* 1980
Production Ciné-Tamaris
Durée : 1:21
Projection le mardi à 20h30 et le dimanche à 18h30
À Los Angeles, beaucoup de murs sont peints de fresques en tous genres.
« En 1980, j'ai fait *MUR MURS,* pour découvrir une ville et ses habitudes, ses couleurs et leurs mots. Un portrait de la cité à travers ses murs. J'ai voulu le film ensoleillé, coloré et surprenant comme un collage spectaculaire même si cette cité exprime beaucoup d'anxiété et une recherche confuse de sa propre identité. » Agnès Varda

BIOGRAPHIES

BASCO VAZKO

Né en 1983 à Santiago (Chili), vit et travaille à Santiago.
Influencé par sa découverte du graffiti new-yorkais et du muralisme chilien, Basco Vazko commence à peindre dans la rue à l'âge de 15 ans. Utilisant un rouleau et de la peinture au latex – technique fréquemment utilisée par les graffeurs d'Amérique du Sud –, il développe un style unique qui a rapidement suscité l'enthousiasme du public. Ses peintures représentent souvent des figures contorsionnées, marquées ou tatouées, montrant le corps en tant que structure architecturale ou mécanique. Son œuvre, imprégnée du travail d'éminents représentants du *street art* sud-américain, tels Os Gêmeos et Vitché, témoigne également d'influences aussi diverses que la peinture de Picasso, De Kooning et Joan Miró, le muralisme chilien opposé à la dictature de Pinochet ou encore le mouvement post-punk. Basco Vazko travaille également en atelier, explorant d'autres supports tels le papier ou la toile.

CRIPTA

Né en 1984 à São Paulo, vit et travaille à São Paulo.
Djan Ivson da Silva, dit Cripta, est l'un des représentants majeurs du *pixação*, terme brésilien désignant un genre de graffiti propre à la ville de São Paulo. Il a débuté son activité de *pixador* à l'âge de 12 ans. Il est aujourd'hui l'un des *pixadores* les plus reconnus de São Paulo. Depuis 2004, il se consacre avant tout

au reportage vidéo, filmant les *pixadores* en pleine action. Entre 2006 et 2009, il a réalisé neuf vidéos auto-produites, intitulées *100 comédia* et *Escrita Urbana*.
Les écritures urbaines de São Paulo représentent un cas unique et bien spécifique dans la prolifération mondiale du graffiti : l'originalité formelle du lettrage et l'occupation de l'espace visible font du *pixação* un phénomène sans précédent. Apparu dans les années 1960 comme une contestation face à la dictature, le *pixação*, originellement réalisé à base de goudron (*pixe*), désigne aujourd'hui les tags qui ont envahi les rues du centre de São Paulo, destinés à promouvoir le nom d'un individu ou d'un groupe. Aucune autre mégalopole n'a subi jusqu'à ce jour une telle invasion de signes. Les *pixadores* utilisent les immeubles comme de véritables panneaux d'affichage, risquant ainsi souvent leur vie en escaladant des façades vertigineuses. Symboles d'une colonisation de la ville par les favelas, les *pixações* sont autant haïs par les habitants que l'étaient les graffiti par les New-Yorkais dans les années 1970. Réalisés le plus souvent à la peinture noire, moins onéreuse que la couleur, ces *pixações* évoquent la calligraphie des alphabets antiques, tel le runique, ou les écritures gothiques des pochettes de disques de *heavy metal*.

JONONE

Né en 1963 à New York, vit et travaille à Paris.
Initié par son ami d'enfance White Man, John Perello fait ses débuts dans le graffiti à l'âge de 17 ans sous le nom de JonOne. Il réalise ses premiers tags sur les murs et trains de son quartier de Spanish Harlem au début des années 1980 avant que sa signature ne gagne l'ensemble de la ville de New York. Par son style unique, JonOne devient rapidement une figure importante du mouvement.
En 1987, il s'installe à Paris où il commence à travailler sur toile tout en poursuivant sa pratique de graffeur sur les murs parisiens. Il développe alors une peinture riche et saturée, qui se caractérise par la vivacité des couleurs et les improvisations abstraites. Peintre autodidacte, JonOne puise son inspiration dans l'œuvre de Jackson Pollock, Jean Dubuffet et Henri Matisse. Son travail reste toutefois marqué par son expérience de l'espace urbain et sa peinture extrêmement colorée se veut à l'image de la ville, frénétique et éclatante.

OLIVIER KOSTA-THÉFAINE

Né en 1972 à Bezons (France), vit et travaille à Paris.
Dans chacune de ses interventions, Olivier Kosta-Théfaine manipule les codes et les langages propres à la ville et à ses banlieues. La ville est le moteur de sa réflexion plastique. Son travail porte avant tout sur une recontextualisation des signes et symboles caractéristiques de la cité. En les isolant et en les transformant, il modifie le regard que l'on porte sur eux. Olivier Kosta-Théfaine emploie l'ironie et se joue des tendances contemporaines utilisant des objets tels des chaussettes de sport, des écharpes de supporters de foot ou des accessoires de mode en cuir clouté. Chacune de ses propositions procède de mécanismes simples : une chanson, une phrase, une image, un motif peuvent servir de point de départ à l'artiste.
Il compose ainsi son œuvre à partir de langages préexistants et joue avec les éléments de la culture populaire.

BARRY McGEE

Né en 1967 à San Francisco, vit et travaille à San Francisco.
La ville est pour Barry McGee un lieu d'expression et d'inspiration. Adolescent, Barry McGee marque les immeubles, piles de ponts et portes métalliques de sa signature calligraphiée TWIST. Son style de graffiti, personnel et identifiable, fait d'emblée de lui une figure reconnue parmi la communauté des graffeurs. Diplômé en 1991 du San Francisco Art Institute, Barry McGee mène dès lors parallèlement deux formes d'expression : clandestine et muséale. Ses œuvres parlent des maux de la vie urbaine, des fantômes de la récession économique. Déclinée comme une véritable icône, une tête d'homme à la fois grave et drôle, évoquant un personnage de bande dessinée, envahit ses peintures ou ses installations. Pour Barry McGee, le graffiti n'est pas un acte de vandalisme, antisocial et destructeur, mais plutôt une forme de communication cryptée, un « dialogue de rue » dans lequel l'environnement devient le sujet d'un courant infini de messages codés et d'interférences.

NUG

Né à Stockholm, vit et travaille à Stockholm.
Considéré comme l'un des acteurs les plus productifs de la scène graffiti scandinave, Nug ne cesse de réinventer son style, mettant à profit toutes les techniques que le graffiti peut mettre à disposition. Nug a fait ses débuts au sein du collectif VIM (Vandals in Motion) fondé par News et Akay à la fin des années 1980. À la différence de la plupart des graffeurs de sa génération, Nug n'a jamais cessé son activité. S'il affectionne tous types de surface (sols, murs, arbres, toiles…), Nug a fait des trains son support de prédilection et il est connu pour être l'un des premiers graffeurs suédois à avoir pratiqué le *backjump*.
Nug a également réalisé plusieurs vidéos courtes qui mettent l'accent sur la dimension physique et la performance dans le graffiti. Il a notamment présenté en 2008 comme projet de fin d'étude pour son *Master of Art* à l'université de Konstfack, une vidéo intitulée *Territorial Pissing* présentant un homme bombant une rame de métro. Le projet attira l'attention quand il fut présenté dans une foire d'art l'année suivante, ce qui valut à Nug d'être temporairement l'objet d'une enquête policière à la demande de sa faculté.

PART ONE

Né en 1959 à New York, vit et travaille à New York.
Enrique Torres, plus connu sous le nom de Part One, grandit à East Harlem et réalise ses premiers graffiti au début des années 1970 dans la ville de New York. Par la suite, il intègre le prestigieux *crew* TDS (The Death Squad) qui compta parmi ses membres certaines grandes figures du graffiti tels Noc 167, Chain 3, Kase 2 et Daze.
Au début des années 1980, alors qu'il est devenu un *writer* reconnu, Part One participe à de nombreux événements de la scène artistique *downtown*. Ses premiers contacts avec le monde de l'art lui permettent d'intervenir dans des lieux tels que la Gallozzi-Laplaca Gallery, ou les clubs emblématiques The Limelight et The Tunnel.
Se définissant lui-même comme *aerosol expressionist* (expressionniste de la bombe), Part One développe aujourd'hui une œuvre qui mêle différents techniques et supports. La singularité de son style réside dans le traitement unique et varié qu'il applique à la couleur ainsi que dans ses constantes recherches sur le lettrage.

P.H.A.S.E. 2

Né à New York, vit et travaille à New York.
Originaire du Bronx, P.H.A.S.E. 2 est l'un des pionniers du mouvement. Initié par Lee 163, il fait ses débuts en tant que *writer* en 1971 et développe rapidement sa propre esthétique. Il est considéré comme l'un des créateurs du *bubble style*. Cette écriture aux formes arrondies, vite reprise par de nombreux graffeurs, est devenue aujourd'hui l'un des styles majeurs du mouvement. Grand innovateur, P.H.A.S.E. 2 est également le premier à introduire le motif de la flèche dans ses pièces, annonçant ainsi l'apparition du *wild style*. Par la suite, son travail sur le lettrage le conduit à déconstruire la lettre jusqu'à aboutir à des créations calligraphiques abstraites.

P.H.A.S.E. 2 participe aussi étroitement dès 1986 au journal *IGTimes,* premier fanzine dédié à l'*aerosol culture.*

EVAN ROTH

Né en 1978 à Okemos (États-Unis), vit et travaille à Hong-Kong.
Le travail d'Evan Roth est centré sur la recherche dans les domaines de l'interactivité, des technologies *open source* (logiciels libres) et de la culture populaire. Jouant sur la notion de propriété intellectuelle, il aime passer son temps libre à contourner les lois relatives au copyright et au vandalisme. Il mène entre autres depuis quelques années différents travaux de recherche sur le graffiti, dont les projets *Graffiti Taxonomy* et *Graffiti Analysis*, qui ont débuté dans le cadre de sa thèse lorsqu'il était étudiant à Parsons – The New School for Design, à New York. En 2005, il a cofondé le Graffiti Research Lab.
Graffiti Taxonomy est une étude qui consiste à recenser des signatures en un lieu donné et à en isoler certains caractères. Les caractères présentés sur la façade de la Fondation Cartier ont été photographiés par l'artiste entre le 24 et le 28 avril 2009 à Paris. *Graffiti Taxonomy: Paris* (2009) vise à montrer la diversité du graffiti parisien.
Graffiti Analysis cherche à mettre en évidence les mouvements du graffeur. Ses gestes sont enregistrés au format numérique *via* un système de *motion capture* (captation de mouvement), pour ensuite produire des animations qui sont projetées sur la surface des immeubles, offrant ainsi une représentation numérique de la manière de faire un tag.

RICHARD "SEEN" MIRANDO

Né en 1961 à New York, vit et travaille entre New York et Paris.
Originaire du Bronx, Seen, Richard Mirando de son vrai nom, réalise ses premières peintures sur des voitures qu'il décore pour le compte de son oncle. Le mouvement graffiti est alors en pleine émergence à New York. Richard est captivé par les rames de métro peintes qui sillonnent la ville. Il pénètre dans un dépôt de trains pendant l'été 1973 pour y réaliser sa première pièce. Le métro devient alors son support privilégié. Il enchaîne les actions jusqu'à peindre des wagons entiers, des *whole-cars* qui marqueront à jamais l'esprit des New-Yorkais. Son style unique, sa créativité et sa ténacité le consacrent comme l'une des figures majeures du graffiti new-yorkais des années 1980. En 1982, le film documentaire *Style Wars* de Tony Silver et Henry Chalfant fait de lui une icône du mouvement. L'importance de son travail va cependant au-delà de ce qu'il a réalisé sur le métro de New York et son exploration artistique de supports plus classiques comme la toile le conduit dès les années 1980 vers le monde de l'art et des galeries.

BORIS TELLEGEN / DELTA

Né en 1968 aux Pays-Bas, vit et travaille à Amsterdam.
Boris Tellegen, également connu sous le nom de Delta, est l'un des pionniers du graffiti à Amsterdam. Initiateur de la 3D dans le graffiti, il a développé un style immédiatement reconnaissable, évoquant l'esthétique d'une architecture du futur. Formé au design industriel, Boris Tellegen expérimente aujourd'hui une grande diversité de médiums pour créer ses peintures, illustrations, sculptures et installations. Si Boris Tellegen ne graffe plus autant, son travail actuel emprunte beaucoup au style très géométrique de ses lettrages. Les caractères qui composaient ses graffiti demeurent toujours à la base de ses dessins, même s'ils subissent une transformation totale, jusqu'à prendre une forme presque abstraite. L'un de ses thèmes de prédilection, la croissance et la décomposition, emprunte beaucoup à ses travaux antérieurs. Le champ de son travail s'est élargi à de nombreux domaines, tels les jeux vidéo, les jouets, ou encore le design de marques.

VITCHÉ

Né en 1969 à São Paulo, vit et travaille à São Paulo.
Vitché a commencé à écrire dans les rues de São Paulo au début des années 1980. Ses interventions urbaines se sont peu à peu spécialisées dans les thèmes de l'environnement et de la prise de conscience collective. Définissant sa démarche comme politique, lyrique et abstraite, il tente de rappeler l'importance des sentiments oubliés et engloutis par les mégalopoles, qu'il considère comme des « grands dragons ». Il développe aujourd'hui des projets d'exposition, de scénographie et d'illustration, et continue à travailler avec des objets en bois trouvés dans la rue ou des marionnettes, tout en utilisant des médiums aussi variés que le fer, la boue, la toile ou la photographie. Vitché puise son inspiration notamment dans les cultures aztèque et indienne mais aussi dans l'univers du cirque.

GÉRARD ZLOTYKAMIEN

Né à Paris en 1940, vit et travaille à Argenteuil.
Remarqué lors de la III^e^ Biennale de Paris, Gérard Zlotykamien s'est rapidement éloigné du milieu des galeries pour aller peindre dans la rue. À partir de 1963, d'étranges silhouettes peintes à la bombe font ainsi leur apparition sur les murs parisiens. Ses dessins, que l'artiste désigne sous le nom d'*éphémères*, évoquent les ombres humaines imprimées sur les murs d'Hiroshima en 1945. C'est au cours des années 1970, dans un Paris alors en rénovation, que Gérard Zlotykamien se fait connaître, traçant ses silhouettes fantomatiques sur les palissades de chantier et dans les lieux abandonnés, tels des témoins de la disparition des personnes ou des choses. Depuis, Gérard Zlotykamien a peint ses *éphémères* dans de nombreuses villes du monde, ce qui lui a parfois valu quelques démêlés avec la justice, dont certains très médiatisés.

EXTRAITS DU CATALOGUE

Né dans la rue – Graffiti
Fondation Cartier pour l'art contemporain, Paris
Texte de Richard Goldstein et entretiens avec Coco 144, P.H.A.S.E. 2, Mare 139, Seen, Lady Pink, Ket One et Jayone
Reliure japonaise avec rivets, 34 x 21 cm (à l'italienne)
242 pages, 460 illustrations couleur et noir et blanc
Diffusion : Actes Sud, Arles
Prix : 38,50 €
Publication : juillet 2009

RICHARD GOLDSTEIN

Street and Self, Les origines du graffiti
Extrait

Assurément un graffiti sur une rame de métro peut être considéré comme un *ready-made.* De même que le besoin d'espace que requiert et réclame le graffiti l'apparente à une certaine forme d'installation artistique. De toute évidence, l'attrait pour la documentation (tags collectés dans des *black books* et mise en ligne des pièces réalisées) révèle la nature essentiellement conceptuelle du graffiti, de même que cette volonté de subvertir l'ordre esthétique, qui était partagée par les graffeurs comme par les artistes conceptuels. Ceci n'a d'ailleurs rien de surprenant, puisque les deux mouvements sont nés à peu près au même moment et dans le même contexte, ce qu'on appelait alors la scène *downtown.*
Dans les années 1970, les *writers* étaient accueillis à bras ouverts dans les clubs et autres lieux propres à ce milieu. Ils assistaient aux vernissages des expositions, taguaient dans

leurs carnets respectifs et, à l'occasion, sur les murs. Ils se liaient d'amitié avec des artistes professionnels, dont certains étaient venus s'installer dans des quartiers ouvriers. Bien sûr, les barrières sociales et raciales empêchaient toute véritable fusion, mais certains éléments du graffiti se sont incorporés, par exemple, à la culture punk et plus tard à la culture *skateboard*. Séduits par la visibilité du graffiti, un grand nombre de jeunes artistes se sont mis à créer dans les rues. On compte parmi eux certains des plus importants créateurs américains des années 1970 et 1980, dont Jean-Michel Basquiat, qui signait SAMO, David Wojnarowicz, qui a rendu célèbres les motifs qu'il réalisait sur les trottoirs new-yorkais en en faisant des pochoirs, et Keith Haring, qui a commencé à faire parler de lui dans le milieu de l'art en dessinant à la craie des silhouettes énigmatiques sur les panneaux d'affichage vides du métro.

Le graffiti s'intégrait dans une offensive plus vaste visant à déplacer les frontières de la culture officielle. Il a infiltré le marché de l'art à un moment où les codes de la « vraie » peinture étaient largement remis en question. Les artistes souhaitaient montrer que l'art formaté à destination des galeries était le reflet d'intérêts commerciaux et servait des intérêts de classe. Le graffiti – omniprésent, plein de vitalité et illégitime – était un séduisant vecteur de cette analyse. Les *writers old skool* se situaient en dehors du système, non pas de leur propre chef, mais parce qu'ils appartenaient, pour la plupart, à la classe ouvrière. Dans ce climat où toutes les audaces semblaient permises, ils se sentaient pousser des ailes.

Ces graffeurs comptaient parmi les véritables héritiers de la contre-culture des années 1960. Ils croyaient à la vie créative et ils y voyaient un puissant outil d'ascension sociale.

Des générations d'immigrés avaient pu réussir à New York grâce à leur énergie créatrice, alors pourquoi pas eux ? Le graffiti était leur jazz à eux, leur music-hall. Le machisme de leurs pairs comptait moins à leurs yeux que la perspective d'accéder à la notoriété par leur peinture à la bombe. Ils aspiraient à la gloire, à la reconnaissance et au respect qu'elle est censée apporter. Si ce désir avait été nourri au lieu d'être étouffé, la face de l'art new-yorkais (sans parler de celle du design) en aurait été changée ; elle aurait été bien plus riche et moins rigide que ce qu'elle n'est devenue.

EXTRAIT DE L'ENTRETIEN AVEC COCO 144

Réalisé par Chris Pape, mars 2009

Peux-tu nous donner ta vision de la ville dans les années 1960 et au début des années 1970 ? À ton avis, quelle influence a-t-elle eue sur le mouvement du tag ?

Ce n'est pas un facteur en particulier qui a initié ce mouvement, c'est l'état général de la ville. À cette époque, le centre-ville était dans un état de délabrement total, à cause des mauvaises conditions économiques. Les travailleurs de classe moyenne quittaient le centre-ville pour la banlieue, si bien que la ville perdait beaucoup en impôts locaux. Mais en même temps, c'était une période d'optimisme, avec certains grands changements sociaux comme le mouvement des droits civiques. Il y avait aussi la révolution sexuelle et les mouvements de libération de la femme. La musique était porteuse de messages qui défiaient l'ordre établi. Et puis surtout, il commençait à y avoir de la couleur partout, avec les premiers *comics*, les pochettes de disques, la télévision et les affiches publicitaires. C'était une période de prise de conscience ; on avait besoin d'affirmer quelque chose. C'est l'impact de tout ce qui se passait dans notre vie quotidienne qui nous a poussés, moi et d'autres tagueurs, à nous exprimer et à marquer de notre empreinte la société en écrivant notre nom sur les murs. […]

Est-ce que tu peux nous dire à quand remontent les premiers tags à l'extérieur des trains ?

D'après ce que les gens me disent, j'ai l'impression que pour eux, ça date de 1969. En 1971, il y avait vraiment très peu de noms écrits à l'extérieur des trains. La plupart des tagueurs se concentraient sur l'intérieur des rames et sur les stations. Les premiers tags à l'extérieur, ils les faisaient en descendant de la rame, au marqueur, près de la porte. Bien sûr, il y en avait quand même quelques-uns qui taguaient déjà à l'extérieur, à la bombe. Pendant la deuxième moitié de 1971, on a découvert les dépôts où les trains étaient garés en dehors des heures de pointe. Le premier qu'on ait tagué, c'est le Tunnel 1 de la 137e rue. C'est devenu un rituel pour nous, tous les week-ends. Il se trouve qu'on avait réussi à récupérer les clés des trains. À la 137e rue, tous les trains faisaient demi-tour pour pouvoir repartir dans l'autre sens. Les chauffeurs descendaient et arpentaient la totalité du train afin de vérifier qu'aucun passager n'était resté à l'intérieur. Ils avaient l'habitude de laisser les clés dans la cabine du conducteur pour pouvoir fermer les portes depuis l'extérieur une fois l'inspection terminée. Après les avoir regardés faire cela un certain nombre de fois, Ace 137, un des membres du groupe, a réussi à attraper les clés en se penchant à la fenêtre depuis le quai, avant de se sauver en courant. À partir du moment où on avait les clés des trains, on pouvait taguer l'intérieur des rames tant qu'on voulait. Il nous a fallu peu de temps pour massacrer tous les trains du Tunnel 1. Comme la plupart d'entre nous venaient taguer tous les jours il n'y avait pas un seul endroit qui ne soit recouvert. Il était temps d'aller chercher un autre dépôt. On en a trouvé un autre un peu plus au sud sur la ligne, au niveau de la 116e rue. Il était à moitié dans un tunnel et à moitié à ciel ouvert, en direction de la 125e rue. On a peint dans ce dépôt jusqu'à ce qu'on se fasse repérer. Puis on est allés prospecter vers Brooklyn, où on a essayé de trouver des tunnels où les trains étaient garés pour le week-end. On essayait d'avoir toujours un temps d'avance sur les flics ou les employés du métro. Tout ça, c'était en 1971. En fait je dirais que les trains qu'on a tagués dans le Tunnel 1 constituent la première véritable concentration de tags sur l'extérieur des rames. Fin 1972, la plupart des lignes avaient été criblées de signatures et de tags.

EXTRAIT DE L'ENTRETIEN AVEC P.H.A.S.E. 2

(R)évolution linguistique

Réalisé par David Schmidlapp de *IGTimes* en avril 2009

Pourquoi as-tu voulu être *writer* ?

Certainement pas pour la gloire, ce serait misérable. Mais avant de commencer, je voudrais dire quelque chose. L'*aerosol culture* telle qu'on la connaît aujourd'hui est sans conteste née à New York et elle est le résultat de ce qui a été créé, de ce qui a été cultivé, de ce qui s'est développé à New York.

Pour ce qui est de l'origine du mouvement, toute référence à autre chose que New York, qui est le point de départ, le poste d'observation, relève d'ouï-dire et de spéculations folkloriques. Les affirmations de tous les opportunistes qui participent au battage médiatique sont fondées, au mieux, sur des circonstances dont on n'a jamais prouvé qu'elles étaient directement liées à cette culture, ni même qu'elles aient eu la moindre influence sur elle. Le problème, c'est qu'il y a trop de soi-disant « spécialistes », de pseudo-intellectuels qui prétendent tout savoir, d'autorités non autorisées qui n'ont jamais été auteurs, des gens qui n'ont jamais vécu dans les quartiers, qui n'ont jamais vécu la vie de ceux qui pratiquent cet art, et ces gens-là mènent la barque, orchestrant la chronique du mouvement comme bon leur semble. Et le pire, c'est que, quand ils se trompent sciemment dans l'histoire, ça ne

les gêne pas plus que ça. Et puis, il y a ceux, à l'intérieur du mouvement, qui pensent qu'avoir fait des milliers de pièces suffit à compenser leur manque d'intégrité et leur négligence par rapport à certains faits importants qui se sont déroulés autour d'eux. C'est pour cela que cette culture continue de souffrir, de l'intérieur et de l'extérieur, du fait de tout ce qui précède, et pas seulement. Quand le mouvement était encore clandestin, ce type d'individu sans foi ni loi n'existait pas. Personne ne pouvait falsifier une réalité présente aux yeux de tous.
[…]

Une fois que tu as été dans le mouvement, qu'est-ce qui t'a incité à ramer à contre-courant ?

Moi j'appartiens à la génération de la signature. Cette signature s'est ensuite transformée. Sur le plan technique, mon approche consistait déjà à déformer les bases. Même dans la façon dont je marquais mon nom. Inconsciemment, je crois que je savais qu'il y avait moyen de faire autrement.
Je voulais absolument me créer mon propre style avant même de me lancer à l'assaut des trains. Je ne me suis jamais senti à l'aise avec le style standard. Je me suis lancé là-dedans sans vraiment y penser, c'était un sport et aussi un moyen d'expression. Pour certains d'entre nous, c'était rien d'autre qu'un terrain de jeu. Dès le départ, assez simplement, on a appelé ça « écrire » (*writing*), tout en sachant que ce serait à notre manière. Moi, j'inventais toujours les signatures les plus compliquées, les plus stylisées. Je retravaillais sans cesse la mienne, je la faisais passer par différents stades, jusqu'à lui donner un aspect propre, définitif, pour qu'elle soit reconnaissable, un peu comme un logo.
[…]

Peux-tu nous parler de la transition du simple tag aux pièces de plus grand format ?

Le mot d'ordre, c'était « couvrir de la surface », mais au-delà de ça, le grand art consistait à balancer des signatures, des tas de signatures, en cercle, avec deux bombes à la fois, toujours plus gros ou au-dessus des fenêtres, et de façon toujours plus stylisée. Et puis à un moment donné tout a changé, quand Super Kool 223 a réalisé le tout premier *masterpiece*, sur une rame entière. Tout de suite après, une nouvelle vague s'est imposée, avec une toute nouvelle philosophie. À la différence de Super Kool, j'avais envie d'aller au-delà de la signature standard et j'ai fait évoluer mon propre style vers quelque chose de plus personnalisé, de plus foisonnant et débridé. Je me suis mis à créer des *outlines* pour certaines lettres qui n'étaient pas issues de ma signature, décorées avec des jambages, des bosses, des flèches, des points, des boucles, des extensions, des lettres molles, bulbeuses et transparentes, des lettres cœurs, des lettres fondues. C'est moi qui ai créé le principe du nuage en arrière-plan, celui du *window-down* et du *end-to-end*, et puis les expressions comme « do it » ou bien encore « express », et tout un tas d'autres choses qui n'étaient pas présentes dans le travail sur ce format et qui se sont par la suite généralisées chez tous les *writers*.

EXTRAIT DE L'ENTRETIEN AVEC SEEN

Réalisé par Chris Pape, avril 2009

Pendant le *buff*, c'est-à-dire la période de grand nettoyage du graffiti, beaucoup de graffeurs ont décidé d'arrêter, mais toi, tu as voulu continuer, sachant pourtant que ton travail disparaîtrait. C'était se donner beaucoup de mal pour une forme artistique devenue essentiellement éphémère…

Oui, on peut voir les choses comme ça. C'est ce que je pensais moi aussi, au départ, mais en fait le graffiti trouve toujours le moyen d'aller de l'avant. Par exemple, sur la ligne 1 il y avait tous ces *masterpieces* de TDS et TMT que personne n'aurait jamais osé recouvrir ; lorsqu'ils ont été nettoyés ça a permis à d'autres *writers* de s'imposer. Je n'en avais pas vraiment conscience à l'époque. Mais, en fin de compte, ça a aussi constitué une ouverture pour moi toutes ces rames nettoyées que je pouvais graffer sans avoir à craindre que quelqu'un ne me reproche de recouvrir son travail.

Parle-nous un peu de la répression. Elle avait différents agents : les parents, la police (les fameux flics Hickey et Ski), les gangs, et tous ceux dont le seul but était le *cross-out,* le fait de recouvrir les pièces des autres.

Pour résister à la répression, c'est uniquement une question de motivation. Personnellement, j'ai peut-être eu de la chance parce que je m'entendais bien avec les autres graffeurs et que je n'ai jamais été dans le conflit. Et puis, j'étais plutôt du genre acharné, rien ne pouvait m'arrêter. On était plusieurs dans ce cas à avoir la même motivation. Il y avait Comet, par exemple, qui a fait beaucoup de dégâts. Par ailleurs, j'avais des parents assez compréhensifs. Au bout d'un moment, quand je suis devenu adulte, ils m'ont bien soutenu. On peut dire que j'ai été plutôt chanceux. Avec Hickey et Ski, on jouait vraiment au chat et à la souris. Je n'avais aucune hostilité envers eux. Ils étaient souvent en faction dans leur voiture devant ma maison. Pour moi, en tant que graffeur, c'était important d'avoir toujours un coup d'avance. Hickey et Ski faisaient partie de ce jeu. Ce n'était pas de la répression, c'était pour s'amuser.

PUBLICATION

Né dans la rue – Graffiti
Fondation Cartier pour l'art contemporain, Paris
Texte de Richard Goldstein et entretiens avec Coco 144, P.H.A.S.E. 2, Mare 139, Seen, Lady Pink, Ket One et Jayone
Reliure japonaise avec rivets, 34 x 21 cm (à l'italienne)
242 pages, 460 illustrations couleur et noir et blanc
Diffusion : Actes Sud, Arles
Prix : 38,50 €
Publication : juillet 2009

LES SOIRÉES NOMADES

Juillet › novembre 2009

Dans le cadre de l'exposition *Né dans la rue – Graffiti,* les Soirées Nomades proposent un programme d'événements exceptionnels.

Jeudi 9 juillet à 20h30
Charlie Ahearn,
"Wild Style" & "Bongo Barbershop"
(projection vidéo - rencontre)
Réunissant les plus importantes figures de la scène artistique du South Bronx, *Wild Style* est l'un des films fondateurs de la culture hip-hop. Tourné en 1982 avec peu de moyens, il met en scène le graffeur Lee dans le rôle de « Zoro ». Le scénario basique est prétexte à une plongée joyeuse dans l'univers du graffiti, du rap et du *break dance.* Projeté en présence du réalisateur Charlie Ahearn, *Wild Style* sera suivi de *Bongo Barbershop*, un court métrage sur la rencontre du pionnier du hip-hop tanzanien Balozi (Dola Soul) avec DJ Easy Mike et Grand Master Caz.
[*Wild Style* (VOSTF), *Bongo Barbershop* (VO)]

Jeudi 16 et ven. 17 juil. à 19h,
dim. 19 juil. à 11h et 15h
Visites urbaines autour du graffiti
par Catherine Mairet (visites guidées) *
Terrains vagues, rues, toits, jardins, bâtiments : le graffiti envahit les endroits les plus insolites, transformant l'espace urbain en un vaste musée à ciel ouvert. Catherine Mairet propose de découvrir les différentes facettes de cet art éphémère à travers des parcours inédits dans la ville.

Samedi 18 juillet à partir de 14h
"Piecebook Battle"
par Sacha Jenkins & David Villorente
(concours-performance)
À l'initiative de Sacha Jenkins et de David Villorente, les Soirées Nomades invitent une vingtaine de graffeurs à participer à une compétition de *piecebooks* (carnets d'esquisse). Au cours d'un après-midi, ils élaboreront en présence du public leur projet sur papier. À l'issue de la confrontation, les gagnants désignés par un jury de professionnels réaliseront leur graffiti à grande échelle.

Du mardi 8 au dim. 13 sept., mardi de 11h à 22h,
du mer. au dim. de 11h à 20h
Collectif 1980,
"1980 Interactive Mobile Box"
(installation)
Avec le soutien du Musée International des Arts Modestes de Sète
Pendant une semaine, le collectif 1980 installe sa *mobile box* dans le jardin de la Fondation Cartier et propose à chacun de s'immerger dans le monde du graffiti. Mode d'emploi : 1–entrer dans la boîte, 2–sélectionner l'environnement de son choix, 3–improviser sur fond vert, 4–découvrir sa performance sur les écrans. À travers un dispositif ludique, à mi-chemin entre installation et happening, le visiteur se transforme, le temps d'un tournage éclair, en *street artist* virtuel.

Jeudi 10 sept., jeudi 8 oct. et jeudi 5 nov. à 19h
Promenades sociologiques
par Alain Milon & Jean Faucheur
(visites guidées) *
Le philosophe Alain Milon et l'artiste Jean Faucheur invitent à une promenade sociologique entre les XI^{e} et XX^{e} arrondissements de Paris. En suivant les pas des artistes urbains, ils questionnent la nature des écritures illicites.

Du mardi 6 au dim. 11 oct., mardi de 11h à 22h,
du mer. au dim. de 11h à 20h
Berlin, "Iqaluit" (installation vidéo)
Co-réalisation avec le Festival d'Automne à Paris
Dans le jardin de la Fondation Cartier, l'installation vidéo du collectif anversois Berlin fait découvrir Iqaluit, capitale du Nunavut, territoire autonome inuit situé au nord du Canada. Cette ville, accessible uniquement par avion, compte 6 000 habitants, 2 500 voitures et à peine 25 km de routes. *Iqaluit* s'inscrit dans la série de portraits de villes *Holocène*, entamée en 2003.

Jeudi 15 octobre à 20h30
"Downtown 81"
suivi de James Chance & Les Contorsions
(projection vidéo – concert)
Le film *Downtown 81* met en scène l'artiste Jean-Michel Basquiat, alors âgé de 19 ans et en passe de devenir célèbre. Porté par une distribution époustouflante, de Debbie Harry à Kid Creole and the Coconuts en passant par Arto Lindsay, il reflète l'effervescence artistique de la scène new-yorkaise du début des années 1980. Le long métrage d'Edo Bertoglio sera projeté en présence de la directrice artistique et productrice Maripol. Protagoniste du film, le légendaire saxophoniste James Chance, considéré comme l'une des figures clés du mouvement no wave, donnera un concert inédit à l'issue de la projection. [*Downtown 81* (VOSTF)]

Jeudi 22 octobre à 20h30
Rodolphe Burger en concert illustré
par Dupuy & Berberian (concert dessiné)
Le duo de dessinateurs Dupuy et Berberian illustre simultanément et en direct un concert de Rodolphe Burger. Le dispositif technique mis en place permet de fusionner en une seule image leurs expérimentations graphiques respectives. La projection révèle la genèse d'un dessin à quatre mains, dialoguant sans discontinuer avec la musique de Rodolphe Burger, l'un des acteurs majeurs de la scène rock française.

Vendredi 23 octobre de 20h30 à 23h
Soirée dessin live (session dessin
en direct – écoute de disques)

Joseph Ghosn & Blutch, "Total Sun Ra"
Total Sun Ra est un hommage en musique et en dessin au pianiste, *bandleader* et expérimentateur américain Sun Ra. Le journaliste et musicien Joseph Ghosn propose un mix alternant disques connus et rares de l'artiste, tandis qu'à travers ses dessins, Blutch souligne la dimension visuelle des compositions, élaborant une cinématographie dans le corps même de la musique.

Jonas Delaborde, Hendrik Hegray,
Kerozen, Shoboshobo & Dennis Tyfus,
"Grand Dessin"
Au sous-sol de la Fondation Cartier et tout au long de la soirée, les cinq dessinateurs créent une fresque en direct, à la manière d'un cadavre exquis. Tous passionnés par les musiques hors norme, ils se relaient aux platines pour accompagner cette création, reflet de leur complicité artistique.

Samedi 7 novembre de 14h à 16h et à partir de 18h
L'Akrylonumérik, "Black Book"
(workshop – performance)
L'Akrylonumérik est à la fois un principe de performance et un collectif à géométrie variable. Ses performances multimédias visent à créer en direct une œuvre évolutive. Collaborant avec certains représentants majeurs du *street art* en France, le collectif mêle les moyens d'expression murale comme la peinture, l'affiche ou le pochoir, avec les techniques numériques de la vidéo, du graphisme ou de la musique. À la Fondation Cartier, l'Akrylonumérik organise un atelier ouvert au public suivi d'une performance.

Programmation
Isabelle Gaudefroy
assistée de Camille Chenet

Informations pratiques
Renseignements et réservation (indispensable)
tous les jours, sauf le lundi, de 11h à 20h.
Tél. 01 42 18 56 72
Plein tarif : 6,50 €, tarif réduit ** : 4,50 €

* Réservation et prévente obligatoires,
du lundi au vendredi de 9h à 18h.
Service des publics : tél. +33 (0)1 42 18 56 67

** Étudiants, moins de 25 ans, carte Senior,
Amis des Musées, demandeurs d'emploi, ICOM.

ACTIVITÉS POUR LES ENFANTS

Juillet › novembre 2009

Dans le cadre de l'exposition
Né dans la rue – Graffiti, la Fondation Cartier pour l'art contemporain invite les jeunes visiteurs à une découverte originale de l'art d'aujourd'hui. Des ateliers et des visites contées sont proposés les mercredis et les samedis après-midi.

Mercredi 15 juillet à 14h
25 images/seconde pour un graffiti
Atelier cinéma d'Olivier Souchard
(de 9 à 11 ans, durée 3h)
Les enfants réalisent un mini-documentaire sur l'exposition. Par groupes de trois, ils sont tour à tour réalisateurs, cadreurs, monteurs, puis choisissent la musique. Leur film sera visible sur fondation.cartier.com.

Mercredi 22 juillet à 15h
Fresque sucrée
Atelier d'Anaïs Olmer
(à partir de 6 ans, durée 1h30)
Les enfants utilisent les techniques de la pâtisserie pour expérimenter le lettrage et le recouvrement. À la fin de l'atelier, ils pourront déguster la fresque créée en commun.

Samedi 25 juillet à 15h
Jeu de piste
Atelier d'Olivier Parnin
(à partir de 6 ans, durée 1h30)
À travers un jeu de piste, les enfants découvrent l'exposition et sont invités à retrouver puis à reproduire des éléments visuels présents dans les œuvres.

Mercredi 9 septembre à 15h
Graff' sonore
Atelier de Cristian Sotomayor
(de 6 à 10 ans, durée 1h30)
Les enfants interprètent en musique l'œuvre de leur choix à l'aide d'une palette de sons liés au graffiti. Les morceaux sont ensuite réunis dans un CD qui sera envoyé aux enfants.

Samedi 12 septembre à 15h
Tag Textile
Atelier de Sylvie Hazebroucq
(de 6 à 8 ans, durée 1h30)
À l'aide de tissus thermocollants, de patch, de peinture pour textile, les enfants customisent un vêtement façon tag, dans la pure tradition du street art. Chaque enfant apporte un vêtement à customiser.

Mercredi 16 septembre à 15h
Graff' gravé
Atelier d'Eric Fourmestraux
(à partir de 7 ans, durée 1h30)
Sur une plaque de mousse, les enfants dessinent et gravent des graff' puis les impriment, découvrant ainsi les principes de la gravure, de l'imprimerie et de l'inversion du dessin.

Samedi 19 septembre à 15h
Jeu de piste
Voir ci-dessus.

Mercredi 30 septembre à 15h
Fresque sucrée
Voir ci-dessus.

Samedi 3 octobre à 15h
Graff' sonore
Voir ci-dessus.

Mercredi 7 octobre à 15h
Tag Textile
Voir ci-dessus.

Mercredi 14 octobre à 15h
Graff' gravé
Voir ci-dessus.

Mercredi 21 octobre à 14h
25 images/seconde pour un graffiti
Voir ci-dessus.

Samedi 24 octobre à 15h
Fresque sucrée
Voir ci-dessus.

Mardi 27, mercredi 28 octobre
et lundi 2 novembre à 15h
Stage graffiti
Atelier de Mélanie Elzingre et l'association Zomeka (à partir de 12 ans, 2 ateliers de 1h30 et un atelier de 3h)
Les participants au stage sont invités à dessiner et se familiariser avec les techniques de la peinture à la bombe. Le dernier jour, ils réalisent une fresque collective à grande échelle sur des panneaux de bois dans le jardin de la Fondation Cartier.

Samedi 7 novembre à 15h
Hi, my name is
Atelier de Renaud Othnin-Girard
(à partir de 8 ans, durée 1h30)
Après avoir découvert l'univers du graffiti, les enfants se choisissent un pseudonyme. Grâce au dessin, au découpage, au collage et au coloriage, ils élaborent sur papier des lettrages colorés qu'ils emporteront avec eux.

Mercredi 11 novembre à 15h
Initiation au graffiti
Atelier de Mélanie Elzingre et l'association Zomeka (à partir de 7 ans, durée 1h30)
En s'inspirant des règles et des codes du graffiti, les enfants expérimentent le travail sur les lettres et les personnages : dessin et mise en couleur avec peinture acrylique, feutre, aérosol, fonds et pochoirs.
Prévoir une tenue « peinture ».

Samedi 14 novembre à 15h
25 images/seconde pour un graffiti
Voir ci-dessus.

Mercredi 18 novembre à 15h
Fresque sucrée
Voir ci-dessus.

Samedi 21 novembre à 15h
Graff' sonore
Voir ci-dessus.

Mercredi 25 novembre à 15h
Hi, my name is
Voir ci-dessus.

Samedi 28 novembre à 15h
Graff' gravé
Voir ci-dessus.

Informations pratiques
Tarif unique : 5,50 €
Stage graffiti : 16,50 € (pour les trois séances)
Réservation et inscription indispensables
Service des publics : tél. +33 (0)1 42 18 56 67
info.reservation@fondation.cartier.com

INFORMATIONS PRATIQUES

L'exposition est ouverte au public
tous les jours, sauf le lundi, de 11h à 20h.
Nocturne le mardi jusqu'à 22h.
Droit d'entrée : 6,50 €
Tarif réduit * : 4,50 €
Gratuit **
Accès libre pour les moins de 18 ans
le mercredi de 14h à 18h.
Billets en prévente dans le réseau Fnac
et sur fnac.com

* Étudiants, moins de 25 ans, carte Senior,
Amis des Musées, demandeurs d'emploi.

** Laissez-passer, Cercle des amis, moins de 10 ans,
ICOM.

Accueil des groupes
Visite guidée avec médiateur, du mardi
au vendredi, de 11h à 18h (min. 10 pers.).
Tarif adultes : 7 € / pers.
Scolaires et seniors : 5 € / pers.
(gratuit pour les accompagnateurs)
Visite libre, du mardi au dimanche,
de 11h à 18h (min. 10 pers.).
Tarif adultes : 6 € / pers.
Scolaires et seniors : 4 € / pers.
(gratuit pour les accompagnateurs)

Réservation indispensable
Service des publics :
Tél. 01 42 18 56 67
info.reservation@fondation.cartier.com

Laissez-passer
Le Laissez-passer offre un accès prioritaire,
gratuit et illimité à la Fondation Cartier,
un accès libre le mercredi pour une personne
vous accompagnant, des visites guidées
des expositions, des invitations aux Soirées
Nomades et des entrées à tarif réduit pour
les événements exceptionnels (nombre limité,
sur réservation), une réduction de 5 %
à la librairie et dans des librairies spécialisées
à Paris ainsi que des avantages dans de
nombreuses institutions culturelles parisiennes
(musées, théâtres…).
Adhésion annuelle : 38 €
Tarif réduit (étudiants, carte Senior,
carte famille nombreuse) : 25 €
Tarif jeune (moins de 25 ans) : 18 €

Contact : Service des publics
Tél. 01 42 18 56 67
info.laissezpasser@fondation.cartier.com

Accès
261, boulevard Raspail 75014 Paris
Tél. 01 42 18 56 50
Fax 01 42 18 56 52
fondation.cartier.com
Métro Raspail ou Denfert-Rochereau
(lignes 4 et 6) / Bus 38, 68, 88, 91
RER Denfert-Rochereau (ligne B)
Vélib' 2, rue Victor Schoelcher
Stationnement réservé aux visiteurs
handicapés moteur devant
le 2, rue Victor Schoelcher

EXPOSITION

Directeur général de la Fondation Cartier pour l'art contemporain
Hervé Chandès

Commissaires
Leanne Sacramone et Thomas Delamarre
Stagiaires
Meredith Rogers et Floréal Roig

Consultant
Alan Ket (Ket One)

Scénographie
Éric Benqué

Coordination
Laetitia Rouiller

Régie générale
Christophe Morizot

Vidéo et son
Romain Augros

Lumières
Nicolas Tauveron

Logistique
Alanna Minta Jordan

PARTENAIRES

Partenaires médias

LCI

LCI a le plaisir de soutenir l'exposition
Né dans la rue – Graffiti qui sera relayée sur
la chaîne info à travers des chroniques et des
reportages dédiés. Avec ses 55 journaux par
jour, ses magazines et ses nombreuses éditions
spéciales, LCI permet aux téléspectateurs de
suivre l'actualité en temps réel et leur propose
une analyse approfondie des événements.
Contact presse : Virginie Perre
Tél. 01 41 41 14 53

Direct Soir

Direct Soir, premier quotidien gratuit du soir,
a le plaisir de s'associer à l'exposition
Né dans la rue – Graffiti.
Volontairement axé sur l'entertainment,
Direct Soir propose l'essentiel de l'actualité,
des informations culturelles, d'art de vivre
et de loisirs, les programmes TV… et du sport
avec le nouveau supplément Direct Sport tous
les vendredis.
Contact presse : Élodie Le Rol
e.lerol@direct8.net / Tél. 01 46 96 48 93

Le nouvel Observateur

Le Nouvel Observateur a le plaisir de
s'associer à la Fondation Cartier pour l'art
contemporain, dans le cadre de l'exposition
Né dans la rue – Graffiti. Chaque semaine,
Le Nouvel Observateur décrypte l'actualité
à la fois politique, économique, sociale
et culturelle. Autant de domaines qu'explore
le mouvement du graffiti.
Contact presse : Romain Couprie
rcouprie@mediaobs.com
Tél. 01 44 88 89 25

Overblog, première plateforme de blogs en France a le plaisir de s'associer à *Né dans la rue – Graffiti.* L'ensemble des blogs se mobilise pour se faire l'écho de cette exposition phare et Overblog relaiera l'événement sur son portail à travers un dossier spécial réunissant les articles dédiés à l'exposition.

Contact presse : Julien Romanetto
Tél. 05 62 48 33 90

C'est avec enthousiasme que evene.fr soutient l'exposition *Né dans la rue – Graffiti,* projet qui rejoint l'ambition du premier site culturel en offrant un point de vue unique sur l'histoire d'une création en marge des codes sociaux.

Contact presse : Guillaume Benoit
guillaume.benoit@evene.fr

Dailymotion a le plaisir de se joindre à l'exposition *Né dans la rue – Graffiti* et réaffirme son engagement pour la création contemporaine en proposant à ses utilisateurs de visionner les vidéos exclusives de l'événement sur www.dailymotion.com.

Contact presse : Julien Hory
julien.hory@dailymotion.com
Tél. 01 77 35 11 05

À l'occasion de l'exposition *Né dans la rue – Graffiti*, la Fnac est à nouveau partenaire de la Fondation Cartier pour l'art contemporain et se réjouit de faire découvrir cette nouvelle forme d'expression ainsi que ses nombreux représentants.

Contact presse : Gaëlle Toussaint
Tél. 01 55 21 84 71

Créée en 1981, MTV a toujours soutenu la culture graffiti qui a influencé l'esthétique de la chaîne jusque dans son logo !
Cette exposition retrace l'histoire d'un mouvement né au pied des premiers bureaux new-yorkais de la chaîne. MTV, l'originale !

Contact presse : Angèle Gaignard
gaignard.angele@mtvne.com

Ouvert à toutes les tendances urbaines et musicales, Le Mouv' est partenaire de l'exposition *Né dans la rue – Graffiti*, qui offre l'occasion de découvrir les messages et les auteurs de ce mouvement artistique méconnu, clandestin mais incontournable.

Contact presse : Laurence Audras
Tél. 01 56 40 14 76

France Info, la radio des événements qui font l'actualité est partenaire de *Né dans la rue – Graffiti.* Les thématiques de l'urbanité et de la place de l'art dans la ville font de cette exposition un rendez-vous culturel incontournable auquel France Info est heureux de s'associer.

Contact presse : Claude Agnès Marcel
Tél. 01 56 40 20 43

Et avec le soutien de

Réaffirmant l'engagement de Novotel depuis plus de quinze ans dans le soutien et le développement de l'art contemporain à travers le monde, le Novotel Paris Les Halles, hôtel 4 étoiles au design contemporain, situé au cœur de Paris, est heureux d'être partenaire de l'exposition *Né dans la rue – Graffiti.*

Contact presse : Anne-Sophie Sibout
Tél. 01 61 61 83 12

Dada est heureux d'accompagner la Fondation Cartier autour d'un art en perpétuel renouvellement et initié par des jeunes. Retrouvez dans un numéro spécial les artistes de l'exposition et des repères essentiels sur l'histoire du graffiti et son évolution aujourd'hui.

Contact presse : Antoine Ullmann
presse@revuedada.fr
Tél. 09 65 18 62 47

Les magasins Loisirs & Création, spécialistes des loisirs créatifs en France, soutiennent la Fondation Cartier pour l'art contemporain dans le cadre des activités pour enfants. Tout le matériel Loisirs & Création est mis à disposition des artistes en herbe pour réaliser des œuvres inspirées des artistes du *street art.*

Contact presse : Thierry Benhaïm
Tél. 01 53 33 27 50

Principal fabriquant de matériel pour les graffeurs, Montana Cans a le plaisir de soutenir l'exposition *Né dans la rue – Graffiti.* Dirigée par d'anciens graffeurs et créée il y a seize ans dans un garage, Montana Cans s'est toujours engagée à soutenir, fournir en équipement et diffuser les *street artists* du monde entier.

Contact presse : Ruediger Glatz
rg@montana-cans.com

INFORMATION PRESSE

Linda Chenit
Tél. 01 42 18 56 77 / 65
Fax 01 42 18 56 52
linda.chenit@fondation.cartier.com
Images en ligne : fondation.cartier.com

L'exposition *Né dans la rue – Graffiti* est organisée avec le soutien de la Fondation Cartier pour l'art contemporain, placée sous l'égide de la Fondation de France, et avec le parrainage de la Société Cartier.

L'exposition *Né dans la rue – Graffiti* ne constitue pas une incitation à la dégradation, ni au vandalisme. La destruction, la dégradation ou la détérioration de biens appartenant à autrui est punie de lourdes peines selon le Code pénal (art. 322-1, 322-2 et 322-3).

LÉGENDES ET CRÉDITS

Couverture
Stalingrad, Paris, 1985
Photo © Henry Chalfant

Pages 2-3
New York, 1973
Photo © Jon Naar, 2009

Page 4
Part One, dessin préparatoire, 2009
© Part One

Page 5
P.H.A.S.E. 2, 2009
© P.H.A.S.E. 2

Page 6
Seen, *Hand of Doom,* New York, 1980
Photo © Henry Chalfant

Page 7
Dondi, *Sans titre,* 1983
© Estate of Dondi White
Collection Henk et Leonie Pijnenburg

Page 8
New York, 1974
© 2009 Fine Art Fotos / Photo Flint Gennari
www.FineArtFotos.com

Page 9
Jean-Michel Basquiat sur le tournage de *Downtown 81,* New York, 1980
© New York Beat LLC. Photo Edo Bertoglio
Œuvre © The Estate of Jean-Michel Basquiat / Adagp, Paris, 2009

Page 11
Vitché, São Paulo, 2006
© Vitché

Page 12
Basco Vazko, *C.L.M.A. número 31,* Santiago, 2008
© Basco Vazko. Photo
© Paloma Palomino

Page 13
Barry McGee, *Sans titre,* non daté
© Barry McGee

Page 14
Evan Roth, *Graffiti Taxonomy: Paris,* 2009
Production Bobby Houlihan
Courtesy Evan Roth

Page 15
Nug, Suède, 2009
© Nug

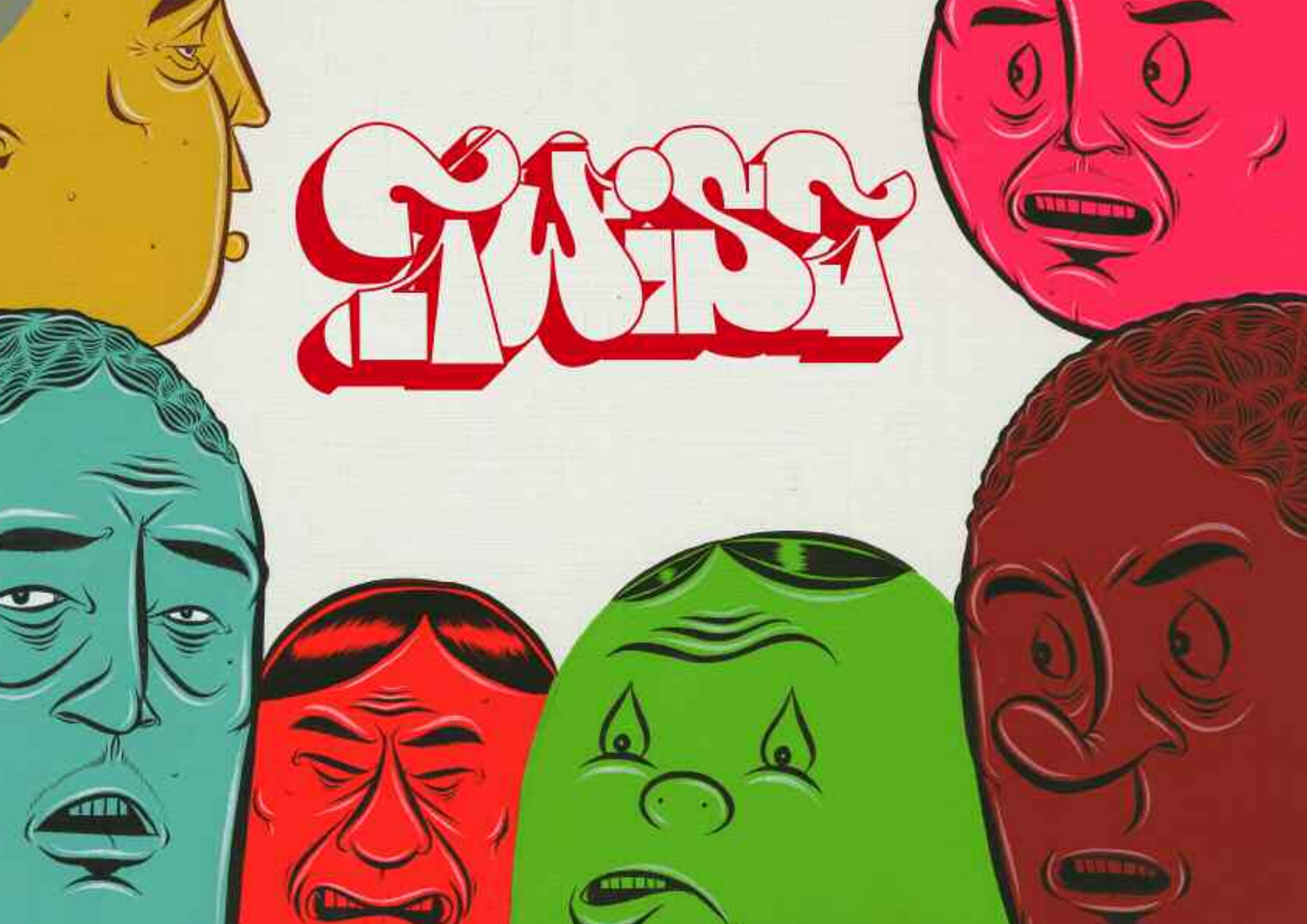
Page 16
Boris Tellegen, Installation participative sur la façade du Museum Jan Cunen lors d'une exposition de Jon Naar, Oss, Pays-Bas, 2005
© 2005 Boris Tellegen.
Photos © 2005 Michal Butink

Page 17
Olivier Kosta-Théfaine, *Sans titre* (rosaces), Trafacka, Prague, 2008.
© Olivier Kosta-Théfaine
www.olivierkostathefaine.com

Page 18
JonOne, *The New Face of America,* 2009
© JonOneRock / Adagp, Paris, 2009. Photo © Fabrice Gousset

Page 19
Gérard Zlotykamien, Paris, vers 1970
© Gérard Zlotykamien / Adagp, Paris, 2009

Page 20
São Paulo, 2009
Photos © João Wainer


تحنّد